

La mort n'est pas toute

Danielle Hébert

Number 50, Fall 1991

« Écrire dans les murs »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14864ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, D. (1991). La mort n'est pas toute. *Moebius*, (50), 59–60.

LA MORT N'EST PAS TOUTE

Danielle Hébert

Réelle. Ainsi perçoit-elle la mort, solitude intubée jusqu'à l'os et acidité des draps. Laissez-moi mourir, dit-elle un jour, parmi le sang de sa bouche et les fleurs vertigineuses suceuses d'air. Longtemps connaît cet état, le seul véritable. Sa langue écailleuse de peau achève le tout, n'est plus maternelle, toute substance, matière morte à nommer. Là, la guerre, les clous dans les paumes et là encore, l'obscénité des nouvelles de 6 heures dans les salles blanches. Passim, l'agonie. À l'entendre, la stupeur des autres s'active, la peur les relance mais personne n'ose dire, personne ne parle de ce qu'il adviendra. Spasmes syllabiques dans les recoins.

J'entends le mot. S'inscrit dans ma pensée le marbre froid où couronnes de fleurs sur la tête un ange impavide dort au juillet des pierres fluviales. Au cimetière, les yeux détournent l'alchimie de ce corps, se mouillent dans des mouchoirs de luxe. Les sermons putrides te font honneur. Mais j'ai dans la bouche la menthe, dans l'oreille, le Stabat Mater. La mort n'efface pas tout. La mémoire se charge sur fond de tambours, au versant, toi ressuscitée.

Je provoque le sang chaud d'entre les cuisses, mon ventre éclate : naissance absolue dans l'odeur des matricaires. Je risque ainsi l'épreuve de la phrase, saccadée, la langue crie l'amour. Tu arrives de l'empreinte et du tracé — l'étonnement du fil ombilical — parfaitement fictive et réelle. Saillante, femme mère antilope chante versatile, légère la voix berceuse au fond des âges. Et ton iris fauve définit la vie : mot contractile où mon œil tourne. J'avance, une main dans tes cheveux enchassés, l'autre pointant la syllabe d'une idée fixe. Il s'agit de toucher les fibres inaltérables, alors la mémoire et le corps captent dans la blancheur recueillie : tes bras contemplatifs dans la source orange du matin, les chansons et les pas de danse au dîner, ton corps au vertige et à la rumeur des chats. À ces distances infimes, je compte, calcul du temps jadis, stop, la mort comme un point final, la phrase à venir pour te contenir toute.

Il y a des morceaux dispersés : l'écorchure. Mais dans la contrainte de la fragmentation subsiste le désir des lignes et du trait de l'autre. Toutes les phrases vers ce but : projeter, dans un ciel lissé qui se trouverait au détour du réel, les signes stellaires de l'alphabet, vocables féminins de l'infini. Un jeu? Souvent ma main s'applique à un grain, ta voix lumineuse des rêves où j'entre. Ne sommes plus soeurs jumelles mais l'une l'autre s'entraînant dans la coulée du verbe et croquant à pleine bouche les pommes d'Ève. Tu restes entière même dans la différence et la distance, à cause de l'écriture, oui, l'écorchure peut-être, mais pas l'écorchée qui disparaît dans le vide.

Travailler dans les veines, faire vivre battre le coeur de la lettre dans cet espace utopique. Elle, vivante apparemment? Traquée par le réel, la vie glisse en dehors — fugacité et effacement. J'écoute le bruit, ce que mourir veut dire. Ne sais rien; je cherche le centre juste mais connais les alentours. Tu es tant de fois dans le pli de l'écriture. Tu me survis constamment, ton absence fait figure d'apparition. C'est toi qui m'instruis du raté de ma main traçant la plaie vive, stigmaté d'amour et d'abandon. Je sais qu'il y a l'immensité de l'inventaire; ton histoire comme une fibule pour me retenir ici, vivante.